



LA VIE APRÈS LA FAC

**Une réalité qui brise
les rêves**

NATHAN BANZE

LA VIE APRES LA FAC

Me. Nathan BANZE M.

Copyright © NATHAN BANZE M., 2025
Septembre 2025

Tous droits réservés. Toute reproduction, en tout ou en partie, sous quelque forme ou par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de l'éditeur.

Édité et Mis en page par ÉDITIONS BOSEMBO

E-mail : editionsbosembo@gmail.com

Instagram : Editions Bosembo

Facebook de l'auteur : Nath Banze

Instagram de l'auteur : Nath Banze

La vie après la fac : une réalité qui brise les rêves

Par un jeune Congolais rêveur et persévérant

Me Nathan BANZE MUKUTA

*« Ce n'est pas la révolte en elle-même qui est noble,
mais ce qu'elle exige. » — Albert Camus, L'Homme
révolté*

*« Défends la vérité, même si tu serais seul contre
tous ! » — Proverbe grec traditionnel*

Table des matières

DÉDICACES.....	3
REMERCIEMENTS.....	4
AVERTISSEMENT	6
LIMINAIRE	8
Chapitre 1 : L'origine de mes rêves	11
Chapitre 2 : La fac, un champ de rêves et de désillusions.....	22
Chapitre 3 : La réalité après la fac	34
Chapitre 4 : Protéger ses rêves et ses relations	48
Chapitre 5 : Quelle attitude adopter face à ce déséquilibre ?	55
CONCLUSION	61

DÉDICACES

*Je dédie ce livre à celle qui, au milieu d'un monde fait d'hommes, porte la lumière de la différence avec fierté et courage. À **ma sœur, PRUNELLE BANZE**, fille unique parmi six frères, cadette au regard éveillé et à l'intelligence douce. Que ton parcours soit la preuve que le destin ne dépend ni de l'ordre de naissance ni du genre, mais de la volonté de faire mieux, de rêver plus loin, et de marcher même là où personne n'a marché. Tu es la promesse que même les plus jeunes peuvent inspirer les plus grands.*

*Et surtout, je dédie ce livre à **la jeunesse en désespoir**, celle qui regarde l'avenir avec les yeux fatigués mais le cœur encore battant. Que chaque page de ce livre soit une lampe dans vos nuits, un souffle dans vos silences, une réponse là où tout semble flou. Ce monde ne vous attend pas mais vous avez le pouvoir de le surprendre.*

REMERCIEMENTS

Ce livre, bien qu'écrit dans la douleur de la réalité post-fac, est aussi le fruit d'un espoir permis par ceux qui, sans attendre la perfection, donnent aux jeunes l'espace de grandir, de se tromper, de créer.

Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à ceux qui, par leurs actes, ont choisi de croire en nous, la jeunesse encore en construction mais déjà porteuse d'avenir.

Merci à l'Honorable Patient Mukena, mentor au regard bienveillant, qui ne cesse de croire en moi, comme en tant d'autres jeunes, et qui ne recule jamais devant l'opportunité de nous ouvrir des portes, même quand tout semble fermé.

Merci à l'Honorable Smith Kapenda, dont la posture courageuse consiste à considérer les jeunes au-delà de leurs CV, à leur accorder un espace, une voix, une responsabilité. Son engagement à encadrer malgré le manque d'expérience est un geste politique fort, mais surtout humain.

Merci au Maître Orphé TSHIMBADI, avocat de renom, mais surtout homme de terrain, qui accepte non seulement d'accorder sa confiance à ceux qui débutent, mais de les encadrer avec rigueur et générosité dans un domaine réputé exigeant et fermé. Sa disponibilité est un cadeau rare.

Je n'oublie pas ma famille et mes amis, ces piliers silencieux mais puissants, qui ont cru en moi quand il n'y avait rien à montrer. Leur foi dans mon potentiel m'a maintenu debout quand le monde m'invitait à m'asseoir.

Ce livre est un cri, mais aussi un merci. Il témoigne que lorsque des figures d'expérience croient en la jeunesse, un futur devient possible. Et ce futur, nous le construirons. Avec leurs gestes, leur confiance, et notre foi.

AVERTISSEMENT

Ce livre ne cherche pas à plaire. Il ne cherche pas à rassurer. Il n'a pas été écrit pour adoucir la brutalité des faits ni pour embellir une réalité qui oppresse la jeunesse diplômée. Il a été écrit avec rage, avec douleur, avec lucidité.

Les mots que vous lirez ici ne sont pas décoratifs. Ils sont accusateurs, parfois tranchants, souvent amers, et profondément ancrés dans les vécus que trop de jeunes congolais portent en silence. Ce n'est pas un livre de consolation c'est un livre de confrontation.

Les institutions seront bousculées. Les promesses seront mises à nu. Le système sera pointé du doigt. Parce qu'il faut que cela soit dit. Parce qu'il faut que cela soit entendu.

À ceux qui liront ces pages : préparez-vous à être mal à l'aise. Préparez-vous à réfléchir. Préparez-vous à entendre ce que beaucoup ont préféré ignorer et dénier.

Mais surtout, préparez-vous à comprendre. Et potentiellement, à agir.

LIMINAIRE

Il y a des silences qui tuent plus sûrement qu'une balle. Il y a des injustices si banalisées qu'elles finissent par ressembler à des fatalités. Mais à un moment, il faut écrire. Pas pour se plaindre. Pas pour mendier. Mais pour témoigner.

Ce livre est né d'un malaise profond, d'une colère froide et d'un cri trop longtemps étouffé. C'est la parole d'une jeunesse qui refuse d'être reléguée au rang de figurante dans le théâtre absurde de la République.

Ici, les mots ne cherchent ni à plaire ni à séduire. Ils dénoncent. Ils interrogent. Ils exigent.

Je n'ai pas écrit ce livre pour flatter les puissants ni rassurer les spectateurs. Je l'ai écrit pour ceux qui vivent dans l'ombre d'un diplôme qui ne leur ouvre aucune

porte. Pour ceux qui voient leur avenir piétiné par l'indifférence d'un système verrouillé.

Si vous vous attendez à un récit lisse, refermez ce livre. Mais si vous êtes prêts à entendre ce que l'on tait, alors entrez !

❖ **Questions sur la vie après la fac :**

- Quels rêves portiez-vous en franchissant les portes de l'université et qu'en est-il aujourd'hui ?
- La vie après la fac : est-elle un prolongement des promesses ou un combat pour reconstruire des rêves ?
- Pourquoi le marché du travail exige-t-il tant d'expérience, alors que les jeunes diplômés, pleins d'énergie et d'innovation, peinent à se frayer un chemin ?
- Comment surmonter les désillusions qui suivent l'obtention d'un diplôme ?

- La persévérance peut-elle toujours triompher face aux obstacles imposés par un système qui privilégie les relations au détriment des compétences ?

Ces questions invitent les lecteurs à explorer non seulement nos propres expériences, mais aussi leurs propres réflexions sur ces thématiques.

À travers ce livre, je souhaite aussi (en quelques lignes) raconter mon petit parcours : celui d'un jeune né à Lubumbashi, bercé par les rêves façonnés dans une ville empreinte de sérénité.

Chapitre 1 : L'origine de mes rêves

Ce chapitre illustre les racines mêmes des défis et des aspirations qui jalonnent ce récit. À travers ces moments-clés, ce livre se propose de mettre en lumière un parcours de vie où les rêves sont confrontés à des réalités, parfois dures, mais toujours enrichissantes. Le but ici n'est pas simplement de partager une histoire personnelle, mais de dévoiler une vérité universelle : celle de la résilience, de la foi, et de l'art de se redéfinir face à l'inconnu.

La fin de l'université marque souvent l'aube de grands espoirs, un seuil où les rêves se mêlent à l'exaltation de l'inconnu. Mais au-delà des accolades et des promesses d'avenir radieux, la vie après la fac peut se révéler bien plus complexe qu'imaginé. C'est une période qui mêle la découverte de soi, les désillusions inattendues et les combats tenaces pour transformer des ambitions en réalités.

Parlons un peu de l'origine de mes rêves.

Au cœur de ma famille se tenait une figure centrale, mon père, Ben Banze. Plus qu'un simple parent, il est un guide, un modèle de sagesse et de courage dont l'humilité cache une force intérieure remarquable. Il est ce don rare : une vision au-delà des apparences, une capacité à inspirer foi et détermination face aux obstacles. Mon père m'a enseigné que les rêves les plus ambitieux nécessitent une persévérance inébranlable et un effort constant. Ces leçons, profondément ancrées en moi, ont été les pierres angulaires de mon ambition.

En 2016, ma vie a pris un tournant radical. Nous avons quitté Lubumbashi, ma ville natale où le temps semblait s'écouler paisiblement, pour plonger dans l'effervescence de Kinshasa. Si Lubumbashi était synonyme de sérénité, Kinshasa représentait une intensité débordante, souvent écrasante, mais également un terreau fertile de nouvelles opportunités. Ce déménagement, bien que difficile, fut catalysé par une

chance unique : mon oncle, mon papa, mon pasteur, son Excellence Aimé Ngoie Mukena (vous l'aurez compris, je parle de la même personne), s'était vu offrir une occasion de faire briller ses talents et son leadership. Cet homme, à la fois un pilier et un visionnaire, incarnait tout ce à quoi j'aspirais. Il représentait la capacité de transformer des rêves en réalité, un modèle que j'ambitionne de suivre.

La perte de l'Excellence, Professeur, Pasteur Aimé Mukena en 2022 a marqué un profond tournant dans ma vie. Cette douleur indescriptible m'a confronté à l'éphémérité de nos aspirations, tout en ravivant une promesse sacrée : honorer sa vision en me battant chaque jour pour élever notre famille et notre communauté. Pourtant, ce combat m'a également montré à quel point la route était parsemée d'obstacles inattendus.

Dès mon enfance, mes rêves étaient vastes, parfois utopiques. Je me voyais déjà parmi les grands leaders de la République Démocratique du Congo, avec l'espoir de transformer des vies et d'inspirer la jeunesse à croire en un avenir meilleur. Mais la réalité de la vie post-universitaire m'a vite rattrapé. Les rêves, aussi nobles soient-ils, se heurtent souvent à un monde implacable où la persévérance seule ne suffit pas toujours.

Mon passage à l'Université Protestante au Congo (UPC) avait forgé en moi cette flamme d'ambition. J'y avais nourri des espoirs immenses : représenter les étudiants de la faculté de Droit, m'impliquer dans des projets qui changeraient la vie de mes pairs. Pourtant, j'ai vite appris que même les meilleures intentions ne garantissent pas le succès. Lorsque mon frère et ami Alexandre Zuiya a été élu président de la faculté, ce fut pour moi une leçon d'humilité et une invitation à réexaminer mes propres stratégies et priorités.

À l'UPC, mes rêves allaient au-delà des simples aspirations académiques. Mon ambition était de devenir un pilier pour les étudiants de toute la République. Je voulais leur offrir une voix, une force pour défendre leurs droits et leurs espoirs. Bien sûr, ce chemin n'a pas été facile : des hauts et des bas ont jalonné mon parcours. J'ai rencontré des personnes qui m'ont désapprouvé, mais j'ai aussi noué des amitiés précieuses, des âmes qui resteront pour toujours mes alliés forts. À celles-là, je dis : on se reverra au sommet.

La transition vers la vie après la fac a été brutale. Armé d'un diplôme en Droit obtenu à force de travail acharné, j'étais plein d'espoir, persuadé que les promesses d'opportunités faites pendant mes années académiques allaient se concrétiser. Cependant, la réalité du monde professionnel en République Démocratique du Congo m'a rapidement rattrapé. Ici, plus qu'ailleurs, les relations tiennent souvent lieu de tremplins, reléguant

parfois les compétences au second plan. Cette dure vérité s'est révélée un véritable mur contre lequel mes rêves semblaient se heurter.

Pendant mes études, j'avais entendu tant de promesses parfois sincères, d'autres fois purement illusoires sur les opportunités qui m'attendaient. Pourtant, une fois diplômé, j'ai découvert un monde où les attentes dépassaient souvent la réalité, et où chaque porte qui se fermait m'imposait de douter non seulement de mes ambitions, mais aussi de mes compétences. La recherche d'emploi était un labyrinthe d'incertitudes, marqué par des déceptions profondes qui mettaient à l'épreuve ma foi en mon avenir.

Malgré tout, je refusais de laisser mes rêves s'éteindre. Être avocat avant mes 27 ans, une étape importante que j'ai franchie, n'était qu'un début. Je me voyais déjà comme un leader d'opinion, un modèle pour la jeunesse, et je portais en moi des aspirations encore plus vastes :

inspirer, transformer, et même construire un avenir personnel empreint d'amour et de sérénité. Bien que ce chemin soit semé d'embûches, je demeure convaincu que chaque épreuve façonne ma capacité à persévérer.

La vie après la fac m'a appris que si les rêves naissent dans l'innocence de la jeunesse, leur réalisation exige une ténacité farouche face aux réalités. Pour moi, ces réalités ont été marquées par des défis accablants, mais aussi par des rencontres significatives avec des personnes qui ont choisi de croire en la jeunesse, même lorsque cette dernière manque d'expérience. Parmi eux, L'honorable Patient Mukena et l'Honorable Smith Kapenda occupent une place spéciale dans mon cœur et dans mon parcours. Ces hommes, visionnaires et bienveillants, ont su voir au-delà de mon inexpérience et m'offrir une opportunité de me construire. Leur confiance en ma capacité à grandir et à contribuer a été

un moteur essentiel qui m'a permis de rester ancré dans mes ambitions malgré les revers.

En République Démocratique du Congo, le parcours professionnel des jeunes diplômés est souvent assombri par les exigences irréalistes du marché de l'emploi. Les appels d'offre des entreprises, stipulant fréquemment qu'un candidat doit avoir "5 ou 10 ans d'expérience", résonnent comme une barrière infranchissable pour beaucoup de jeunes pourtant talentueux, motivés et dynamiques. Ce système basé sur l'expérience préalable brise les rêves de nombreuses personnes désireuses de contribuer de manière innovante et pragmatique à la croissance de leurs organisations. Ces entreprises dépensent souvent des sommes importantes pour engager des candidats soi-disant expérimentés, mais qui, dans certains cas, ne sont pas nécessairement meilleurs, plus réfléchis ou plus capables d'apporter un souffle nouveau.

En réalité, un jeune diplômé, fraîchement sorti de l'école, représente un atout sous-estimé. Avec sa soif de réussite, son énergie inépuisable et son désir ardent de se battre pour s'améliorer, il apporte une perspective dynamique, souvent riche en innovation. Ces jeunes sont capables de garantir la veille technologique de leurs entreprises et d'introduire des idées nouvelles qui s'adaptent à un monde en constante évolution. Après tout, personne ne commence sa carrière avec une expérience de 5 ou 10 ans. Chaque professionnel, aujourd'hui expérimenté, a commencé quelque part, souvent avec zéro expérience ou une simple expérience de stage. L'expérience, par essence, s'acquiert avec le temps et se forge au sein d'une organisation prête à investir dans ses talents (chose qui est rare dans notre société).

C'est dans ce contexte que je suis devenu admiratif des employeurs qui choisissent de donner une chance aux

jeunes en signant avec eux des contrats de pré-emploi. Ce modèle, qui prévoit une transition vers un emploi permanent basée sur les résultats obtenus durant la période de pré-emploi, démontre une vision éclairée et une volonté de faire confiance à la jeunesse. Ce type d'approche, axé sur le potentiel et non uniquement sur l'expérience, transforme les rêves des jeunes diplômés en réalité concrète et redonne espoir à une génération souvent négligée.

Chapitre 2 : La fac, un champ de rêves et de désillusions

Dans ce chapitre, je veux peindre une image honnête de la fac : à la fois un lieu de lumière et d'ombre, de rêves et de désillusions. Mais surtout, je veux souligner que, même lorsque les promesses de la fac semblent s'évaporer, il est possible de rebondir et de construire un chemin qui nous est propre. Les désillusions ne sont pas la fin des rêves, elles ne sont que le début d'une quête où la persévérance devient la clé.

La fac, pour des milliers de jeunes congolais, est plus qu'un simple établissement académique. C'est une promesse, un rêve cultivé dès l'enfance, un tunnel lumineux qui semble mener vers une vie meilleure, une émancipation dans une société où l'accès aux opportunités reste souvent un luxe. Lorsqu'un étudiant franchit les grilles de l'université, que ce soit à l'Université, à l'Institut ou ailleurs, il le fait avec des ambitions pleines le cœur, des espoirs pleins la tête, porté par des sacrifices familiaux immenses et par une

vision parfois idéalisée de ce que la connaissance pourrait lui apporter.

Être étudiant dans mon pays, c'est s'imaginer devenir médecin dans un pays où les hôpitaux manquent de moyens, ingénieur là où les infrastructures tombent en ruine, juriste dans un système judiciaire critiqué pour ses lenteurs ou journaliste dans un paysage médiatique polarisé. C'est croire que le savoir est une arme et que le diplôme est un passeport vers la dignité. Mais très vite, le voile se lève. La fac n'est pas seulement le lieu des idées brillantes et des débats passionnés. Elle est aussi le théâtre d'une lutte permanente contre les obstacles du quotidien. Les amphithéâtres surpeuplés, les enseignants absents, les grèves interminables, les infrastructures délabrées, le manque d'accès aux ressources pédagogiques, ... tout cela plonge l'étudiant dans une réalité bien éloignée des idéaux. Il y a les retards dans les sessions, les incertitudes sur la validité

des cursus, le nouveau système LMD (Licence-Master-Doctorat) très inefficace, les tensions liées aux frais académiques que beaucoup n'arrivent pas à payer sans se saigner.

Et puis il y a le poids de l'invisibilité : dans une ville comme Kinshasa, être étudiant ne fait pas de vous un privilégié. Les bus bondés, les longues marches jusqu'au campus, les journées à jeun, les nuits à réviser à la lumière vacillante d'un quartier sans électricité... voilà le décor quotidien. L'espoir s'étiole parfois avec chaque semestre qui passe, avec chaque année redoublée à cause de circonstances hors de contrôle. Et pourtant, malgré la désillusion qui rôde, certains tiennent bon. Ils comprennent que l'université ne garantit rien, que le diplôme n'est pas une fin en soi mais plutôt le début d'une nouvelle bataille.

Après la fac, les rêves de réussite se heurtent au mur de la réalité. Sur le terrain, le chômage règne, les stages

sont rares et souvent non rémunérés, le favoritisme et le clientélisme gangrènent l'accès aux postes, les jeunes diplômés se retrouvent dans des files d'attente interminables devant les bureaux d'entreprises, le CV à la main, le regard fatigué mais le cœur toujours avec un minimum d'espoir.

Beaucoup prennent conscience que ce papier obtenu à la sueur de leur front ne leur ouvre pas automatiquement des portes. Mais cette lucidité, aussi brutale soit-elle, pousse certains à se réinventer. Dans les ruelles de Matete, de Bandal, de Lemba ou de Makala, des diplômés se lancent dans l'entrepreneuriat, vendent des téléphones, tiennent des cybercafés, créent des marques de vêtements, deviennent vidéastes, graphistes ou influenceurs. D'autres choisissent les filières techniques, apprennent à coder, partent en formation professionnelle, ou envisagent l'exil pour trouver ailleurs ce que leur pays peine à leur offrir.

Rebondir devient une nécessité. Face à un système défaillant, ils construisent leur propre chemin, souvent chaotique mais profondément courageux. Ce qu'ils ne trouvent pas dans les amphithéâtres, ils le cherchent dans la rue, dans les réseaux sociaux, dans les communautés solidaires qui naissent ici et là, dans les petits projets qui grandissent doucement. Et là, la persévérance devient un art, plusieurs acceptent même de devenir tiktokeurs.

Être jeune et diplômé à Kinshasa, ce n'est pas avoir réussi, c'est juste être prêt à se battre, à composer avec l'imprévisible, à croire encore en soi alors que tant de choses poussent à baisser les bras. Dans ce combat silencieux mais féroce, il n'y a pas de recette miracle, seulement le courage de continuer. Et ça, malgré tous les paradoxes, c'est peut-être là que commence la véritable victoire.

La fac est aussi, pour le jeune Congolais, comme un rêve éveillé : celui d'un avenir meilleur, d'un statut social valorisé, et d'une sortie définitive des sentiers de la précarité. On y entre avec la tête remplie de projets et le cœur gonflé d'ambitions. Les discours motivants, les cérémonies d'accueil, les brochures pleines de promesses alimentent cette flamme. C'est une projection presque cinématographique, un acte de foi dans une institution qui se veut le moteur de la transformation personnelle et nationale.

À Kinshasa, où le coût de la vie grimpe et les transports publics sont épuisants, être étudiant signifie aussi faire face à des sacrifices quotidiens. Certains viennent de très loin, parfois sans avoir mangé, passent la journée à errer dans l'attente d'un cours annulé sans préavis. D'autres jonglent entre petits boulots et études pour payer les frais académiques sans garantie de terminer dans les délais. L'insécurité, la corruption, et le

favoritisme achèvent le tableau. Ainsi, le rêve d'un diplôme devient peu à peu une course d'endurance, un parcours semé d'embûches dont la ligne d'arrivée reste floue.

Mais malgré cette accumulation de désillusions, la fac demeure toujours un lieu de rencontres, de formation de caractère, d'éveil intellectuel. Des amitiés fortes y naissent, des idées prennent forme dans des discussions tardives, et l'envie de changer les choses persiste, même chez ceux qui n'ont plus foi en l'institution. Car la désillusion, aussi profonde soit-elle, peut devenir le creuset d'une nouvelle forme de lucidité, où l'étudiant comprend que la réussite ne dépend pas uniquement du système, mais de sa capacité à s'adapter, à inventer ses propres solutions.

La fac, c'est véritablement ce champ de rêves et de désillusions, un lieu où l'espoir se mêle à l'amertume, et où les illusions s'érodent sous le poids d'une réalité

souvent brutale. Dès les premiers pas sur le campus, l'étudiant est transporté par une euphorie collective, portée par des ambitions profondes et des promesses institutionnelles. On croit que le savoir acquis dans les amphithéâtres sera la clef d'une vie meilleure, que le diplôme obtenu ouvrira des portes vers une carrière digne, un respect social, une liberté économique. Mais ce rêve lumineux se heurte rapidement aux fissures du système.

L'étudiant commence à comprendre que le chemin vers la réussite ne suit pas une ligne droite, que la fac, loin d'être une autoroute vers le succès, ressemble davantage à un sentier semé d'embûches et de désillusions.

Et c'est là que commence l'apprentissage le plus brutal, mais aussi le plus formateur : celui de l'adaptation, de la réinvention. Car malgré les déceptions, malgré les diplômes qui dorment dans des tiroirs faute d'employeurs, malgré l'incertitude du lendemain,

certains refusent de céder au découragement. Ils transforment leurs frustrations en force motrice, leurs échecs en leçons. Ils sortent des sentiers battus, se tournent vers l'informel, créent leurs propres entreprises, apprennent par eux-mêmes, utilisent leurs compétences dans des domaines inattendus. Ils réalisent, parfois dans la douleur, que leur avenir ne peut dépendre uniquement d'une structure académique défailante, mais de leur capacité à se redéfinir, à faire preuve de résilience dans un pays où le système ne tient pas toujours ses promesses.

La vie après la fac, dans cette République Démocratique du Congo pleine de paradoxes, brise effectivement les rêves, mais elle ne les tue pas. Elle les réoriente, les reformule, les oblige à passer par d'autres chemins. Et ceux qui comprennent cela deviennent les artisans courageux de leurs propres trajectoires. Ils ne cherchent plus à suivre la route toute tracée, mais à créer des

sentiers nouveaux, hors des clichés, hors des attentes. Ils deviennent les vrais acteurs de leur destinée, les témoins d'une vérité trop souvent oubliée : que les rêves les plus solides sont ceux qui survivent à la tempête.

Cependant, malgré ces revers, la fac demeure une étape fondamentale. Elle enseigne bien plus que des savoirs académiques : elle forge le caractère. Les défis qu'on y rencontre nous apprennent la résilience, la patience et l'art de transformer les échecs en opportunités.

En plus de ça, même au milieu de ces ombres, la fac reste un lieu où les moments de lumière ne manquent pas. Comme je l'ai dit plus tôt, c'est là que naissent des idées, des amitiés profondes et des collaborations prometteuses ; c'est un espace qui enseigne bien plus que les savoirs académiques : il forge la persévérance, l'humilité et la capacité de se relever après chaque chute. Les étudiants apprennent que les rêves, pour survivre,

doivent évoluer, s'adapter aux défis et prendre des formes inattendues.

La fac est donc un champ de paradoxes. Un lieu où la promesse d'un avenir radieux coexiste avec les défis de la désillusion.

Chapitre 3 : La réalité après la fac

Diplômé, le monde semblait à portée de main, et pourtant, il se déroba sous mes pieds. Les luttes pour trouver ma place dans ce vaste univers étaient plus rudes que je ne l'avais imaginé. Mais, dans ce chaos, j'ai appris une leçon précieuse : la vie après la fac est bien plus qu'une série d'opportunités manquées. Elle est une toile où les relations, les choix et la persévérance déterminent le tableau final.

Ils nous ont toujours dit : « *Étudie et tu réussiras* », comme si le diplôme était une clé magique capable d'ouvrir toutes les portes de la vie.

À Kinshasa comme ailleurs en RDC, cette idée est martelée dès le plus jeune âge. L'université devient alors l'objectif suprême, le Graal à atteindre coûte que coûte. Mais une fois le parchemin obtenu, une autre vérité émerge (brutale, froide et impitoyable) : la vie après la fac est un terrain miné, un labyrinthe sans cartes, où l'on

découvre que la réalité ne récompense pas toujours l'effort.

Le diplômé congolais quitte l'université avec fierté, le cœur rempli de rêves et d'espoir. Il s'imagine utile à son pays, prêt à exercer ce qu'il a appris, à redonner à sa communauté. Mais ce qu'il trouve, c'est souvent le silence. Les institutions ne répondent pas. Les offres d'emploi sont rares, inaccessibles ou verrouillées par des réseaux d'influence. On postule, on attend, on relance et rien ne se passe. Il y a des jeunes qui errent avec leurs CV plastifiés dans des sacs usés, arpentant les rues de la Gombe ou de Limete, espérant qu'un gardien les laissera au moins glisser un document sous la porte d'un bureau. Ce n'est pas le chômage qui fait le plus mal, c'est l'indifférence. Le sentiment de n'exister pour personne.

À cela s'ajoute la violence psychologique du déclassement. On se retrouve à faire la file avec des

centaines d'autres diplômés, à être interrogé par des gens parfois moins formés que soi, à se faire humilier pour un poste de stagiaire non rémunéré. Certains finissent par abandonner. D'autres tombent dans la dépression. Le rêve de l'université devient alors une source de douleur : chaque souvenir du campus, chaque livre étudié devient un rappel cruel de ce qui aurait pu être, mais qui n'a jamais été.

Et dans ce chaos, la mémoire personnelle ajoute une couche plus intime à la souffrance. Mon oncle un homme qui a connu les sommets, qui a été ministre, qui aurait pu m'ouvrir des portes, m'offrir un mentorat, ou simplement me connecter aux bonnes personnes. S'il était encore vivant, peut-être que ma route aurait été différente. Hélas, il n'est plus là !

Et avec lui s'est éteint une part de mon espoir, une rampe de lancement qui aurait pu faire toute la différence. Ce deuil n'est pas que familial, il est aussi social. Il

symbolise la perte de repères, la fin d'un appui dans un monde qui exige qu'on soit bien né ou bien entouré pour avancer.

La réalité après la fac, en RDC, n'est pas qu'une question de marché du travail. Elle est aussi morale, émotionnelle, identitaire. Elle interroge la valeur du savoir dans un pays qui valorise l'apparence plus que la compétence, le lien plus que le mérite. Elle révèle les fractures d'un système où l'éducation n'est pas un levier, mais souvent un piège. Car plus tu es formé, plus tu souffres de ne pouvoir mettre ton savoir en pratique. On te regarde avec méfiance. On te dit que tu es trop ambitieux. Et pourtant, tout ce que tu veux, c'est contribuer. Mais parmi cette douleur, cette tristesse, quelque chose persiste : la capacité de se relever. De réinventer son parcours, de créer malgré tout, même dans les interstices. Ceux qui survivent à cette épreuve deviennent des bâtisseurs silencieux. Ils ne brillent pas

dans les statistiques, mais ils existent. Et leur résilience mérite d’être racontée.

On entre à l’université avec des rêves pleins la tête, convaincus que la société nous attend à bras ouverts. Et on en sort... avec un diplôme qui pèse plus lourd qu’un fardeau. Ce parchemin qui devait ouvrir les portes du futur devient, pour beaucoup, un simple morceau de papier rangé dans une chemise poussiéreuse, car le pays ne sait plus quoi faire de ses cerveaux.

Ce qu’il y a de plus terrible ce n’est pas de se battre pour réussir mais de découvrir que personne ne veut que tu réussisses. Ce n’est pas l’absence d’emploi qui fait le plus mal c’est l’impression que même si tu étais le meilleur diplômé du pays ton nom ne serait jamais appelé. Ce n’est pas le manque de moyens mais le manque de reconnaissance qui détruit petit à petit ceux qui ont donné le meilleur d’eux-mêmes durant leurs études.

Tu marches dans les rues avec ton dossier comme si tu portais un poids qu'aucune institution ne veut soulever. Tu frappes à toutes les portes et toutes les portes restent fermées.

Tu souris à des gens qui ne te regardent même pas ; tu attends des appels qui ne viennent jamais ; tu écris des lettres qui ne seront jamais lues et chaque jour tu te lèves avec ces questions dans la tête :

- Pourquoi ai-je étudié si le savoir ne vaut rien ici ?
- Pourquoi ai-je cru qu'un diplôme allait me protéger de l'humiliation quotidienne ?
- Pourquoi l'État me parle de mérite alors qu'il ne fonctionne que par piston, par tribu, par clan ?
- Pourquoi ils ne veulent que la continuité de leur clan ?
- Pourquoi seulement leurs enfants ?

Alors que jeune diplômé tu ne réclames pas de privilège, tu réclames juste le droit d'exister. Tu ne

demandes pas que l'on t'offre le paradis, tu demandes juste qu'on ne te laisse pas tomber dans l'enfer de l'oubli. Mais rien ne bouge et tu restes là sur le bord du système avec ton intelligence, avec ton envie, avec tes compétences, ... et personne ne veut les voir puis tu te dis : *« peut-être que j'aurais dû naître ailleurs ; peut-être que mes efforts auraient été salués dans un autre pays ; peut-être que la justice aurait pris mon dossier ; peut-être que le ministère aurait répondu à ma demande, peut-être, peut-être et encore, peut-être. »*

Mais ici, le « peut-être » est devenu une condamnation silencieuse et chaque jour tu t'enfonces dans une tristesse qu'on ne peut pas expliquer car elle ne fait pas de bruit, car elle ne se crie pas, car elle ronge en silence et ce silence est pire qu'un cri. Il t'empêche de rêver, il te force à survivre, il te vole ton avenir et même ton identité.

Comprenez mon émotion !

❖ L'indifférence des autorités

Ce n'est pas un simple chapitre, c'est une dénonciation. Une plainte ouverte déposée au nom de milliers de jeunes diplômés congolais sacrifiés par l'indifférence institutionnelle. Ils ont cru aux promesses : « L'éducation est la clé du développement ». Mais au bout du chemin universitaire, ils n'ont trouvé aucune porte à ouvrir. Rien ! Du vent ! Et pire que le chômage, pire que l'errance, il y a cette indifférence glaciale des autorités, ce mépris déguisé en silence.

- Où sont les politiques publiques pour accompagner les diplômés ?
- Où sont les centres d'insertion, les programmes de stages, les mécanismes de soutien ?

Nulle part. Le pouvoir regarde ailleurs. Les dirigeants multiplient les colloques inutiles, distribuent des

badges, rédigent des rapports qui ne seront jamais lus. Pendant ce temps, la jeunesse s'effondre sous le poids de ses espoirs déçus.

Chaque jour, des jeunes formés avec rigueur et courage vendent des œufs dans les rues, deviennent taxi-moto à Matete, ou chauffeurs dans des parcelles poussiéreuses. Pas par choix, mais par nécessité. Parce que l'État les a laissés tomber. Parce que le diplôme ne vaut rien dans un pays où la compétence n'a pas de place.

Et que dire des concours publics truqués, des postes distribués par affinité tribale ou par corruption ? On ne demande plus ce que tu sais faire, on demande qui tu connais. Ceux qui ont travaillé dur deviennent les figurants d'un théâtre où l'injustice est le personnage principal.

Ce n'est plus un système, c'est un champ de ruines. L'État trahit sa jeunesse. Il l'a éduquée, puis l'a rejetée.

Il l'a poussée à rêver, puis l'a laissée mourir de honte, d'humiliation, de frustration. Et cette jeunesse pleure en silence. Pas seulement parce qu'elle n'a pas d'emploi, mais parce qu'elle n'a plus d'avenir. Elle se sent inutile, invisible, de trop. Chaque jour sans réponse est une gifle. Chaque matin sans opportunité est une déchirure. Ce chapitre est leur voix. Une voix que le pouvoir refuse d'écouter. Mais une voix qui insiste, qui gronde, qui accuse : **Vous avez abandonné vos enfants.**

❖ **Quand la foi devient refuge**

Quand les portes humaines restent fermées, la foi devient la seule ouverture que beaucoup osent encore espérer. Dans les rues de Kinshasa, au fond des chambres sans électricité, dans les mains jointes avant le sommeil, le diplômé prie. Non par confort, mais par nécessité. Parce qu'en RDC, croire est parfois le dernier acte de résistance silencieuse.

Ils sont nombreux, ces jeunes intelligents, cultivés, armés de diplômes et de volonté, qui entrent dans les églises chaque matin comme on entre dans une bataille. Ils ne viennent pas toujours chercher Dieu. Ils viennent chercher des réponses que la société ne leur donne pas. Ils posent des questions que l'État ignore. Ils implorent un avenir que le système leur refuse.

Le diplômé prie, mais pleure aussi. Il pleure parce qu'après tout ce qu'il a investi dans ses études, il ne récolte que des silences. Il pleure parce que malgré ses efforts, le pays fait semblant de ne pas le voir. Il pleure parce qu'il pensait que le savoir le protégerait, et qu'il découvre qu'ici, la connaissance est un luxe inutile.

Alors il se tourne vers Dieu. Pas parce qu'il a perdu foi en l'homme, mais parce que l'homme l'a abandonné. Pas parce que c'est la solution facile, mais parce que c'est la seule qui ne lui claque pas la porte au visage. Et

chaque jour, il répète les mêmes prières, les mêmes versets, avec l'espoir que peut-être, quelqu'un là-haut l'écoute, même si personne ici-bas ne le fait.

Mais, même dans la foi, il y a la douleur. Car il ne demande pas la richesse, ni le pouvoir. Il demande juste une chance. Juste un dossier. Juste un appel. Et quand cela ne vient pas, il doute. Il doute de lui. Il doute du système. Il doute parfois même de Dieu. Et pourtant, il continue de croire. Parce que croire devient un acte de courage. Croire devient une forme de survie. Croire est tout ce qu'il lui reste quand le pays lui a tout pris : son temps, son énergie, ses rêves, ...

La foi ne devrait pas être un refuge contre l'injustice. Mais en RDC, elle l'est devenue. Les jeunes ne prient plus uniquement pour leurs âmes. Ils prient pour leurs carrières. Ils prient pour un rendez-vous. Pour qu'un recruteur lise enfin leur CV. Pour que leur intelligence

soit reconnue. Et ce décalage entre la hauteur de la prière et la bassesse de la réalité est insupportable. **Et l'Etat regarde... sans rien dire.**

Chapitre 4 : Protéger ses rêves et ses relations

Quand tout semble s'écrouler, quand le diplôme ne sert plus qu'à caler les pieds d'une table bancale, quand l'indifférence des institutions devient ton quotidien, tu te retrouves seul face à toi-même, avec tes pensées, ta foi, et les quelques personnes qui n'ont pas fui ton silence. C'est là que tu comprends que les rêves ne se vivent pas seulement dans l'ambition, mais dans la résistance. Résister pour ne pas les voir mourir, résister pour ne pas se renier, résister pour ne pas perdre son humanité.

Dans ce pays où l'avenir est confisqué par ceux qui ont oublié ce que c'est que de lutter, protéger ses rêves devient un acte révolutionnaire. On ne parle plus de motivation, mais de survie psychologique. Tu les gardes dans ta tête comme une lueur fragile, même quand chaque jour te pousse à les éteindre. Tu dis "je continue" alors que tout te dit d'arrêter. Tu dis "je crois" alors que plus personne ne croit en toi. Et parfois, tu pries. Non

pas pour un miracle, mais pour un souffle. Un signe que tu n'es pas seul à te battre contre le vide. Tu pries pour que tes rêves tiennent encore une nuit. Encore une semaine. Encore un mois.

Et puis il y a les relations. Celles qui survivent à la honte, à la comparaison, à l'échec apparent. Certains amis disparaissent dès les premières difficultés. D'autres t'accusent d'être trop ambitieux, trop lent, trop exigeant. Mais il reste quelques voix. Discrètes. Importantes. Celles qui te rappellent que tu es vivant. Que tu vaux quelque chose. Même si le monde ne te le dit pas. Tu te raccroches à ton frère, à ta cousine, à ta mère qui t'offre le peu qu'elle a pour que tu ne perdes pas espoir. Ces liens sont ta dernière richesse. Et dans ce chaos, protéger tes relations devient aussi protéger ton humanité.

Tu découvres que tout ne s'achète pas. Que les regards sincères, les appels qui ne demandent rien, les silences qui comprennent, sont plus précieux que n'importe quel

contrat d'embauche. Tu avances, parfois les yeux pleins de larmes, mais entouré de ces quelques âmes qui refusent de te voir tomber. Et tu te dis que peut-être, malgré tout, tu peux tenir. Peut-être que dans cette solitude sociale, il y a quelque chose à sauver. Quelque chose à reconstruire.

Alors tu écris, tu crées, tu marches, tu parles, tu pries, tu écoutes, tu persistes. Pas parce que c'est facile, mais parce que tes rêves ont de la valeur. Parce que ta douleur mérite de devenir parole. Parce que ta vie compte, même si le pays ne te le dit pas. Tu ne laisses pas la réalité briser ce qui en toi est encore debout. Tu refuses l'effacement. Tu continues à aimer, à croire, à rêver.

Et dans ce refus, tu deviens libre

Pour beaucoup, la fin des études ne marque pas un début prometteur, mais une fracture brutale entre les espoirs nourris pendant des années et la réalité qui les attend. Le rêve professionnel, construit autour des diplômes, des

sacrifices, des longues nuits d'étude, se heurte à un système lent, opaque, souvent indifférent à la détresse des jeunes diplômés.

Protéger ses rêves, dans ce contexte, devient un devoir intérieur. Ce n'est plus une question d'ambition, mais une stratégie de survie. Les rêves doivent être cachés, enveloppés dans un silence protecteur, à l'abri des moqueries, des comparaisons et du découragement ambiant.

Car le monde autour semble fait pour les écraser : le chômage chronique, les stages sans débouchés, le manque d'accès à des réseaux influents, l'humiliation quotidienne de ceux qui cherchent et ne trouvent pas.

Et malgré tout cela, certains rêvent encore. Ils rêvent de contribuer, d'innover, de construire un avenir digne. Ces rêves persistent, non pas parce qu'ils sont encouragés, mais parce qu'ils sont devenus une forme de résistance, une manière de dire « NON ! » à l'effacement.

Dans cette lutte, les relations deviennent des piliers essentiels. Des amitiés sincères, parfois nées à la fac, survivent à la transition et permettent de ne pas sombrer. Des familles soutiennent, même sans comprendre exactement ce que traverse le diplômé. Il est crucial de maintenir, cultiver, et protéger ces liens humains, car ils sont les derniers refuges émotionnels face à une société qui marginalise subtilement ceux qui n'ont pas "réussi".

Plus que jamais, il est vital que ceux encore sur les bancs de la fac soient conscients : la réalité qui les attend n'est pas une ligne droite. Ce livre n'est pas là pour décourager, mais pour préparer. Pour armer mentalement ceux qui vont sortir. Pour leur dire que ce monde n'a pas forcément prévu de place pour eux, mais qu'ils peuvent la créer.

Il faut que chacun sache que : protéger ses rêves et ses relations, c'est préserver sa capacité à espérer malgré tout. C'est refuser l'effacement. C'est construire une

résistance discrète, mais puissante, face à l'injustice silencieuse qui guette les jeunes diplômés.

Chapitre 5 : Quelle attitude adopter face à ce déséquilibre ?

Le déséquilibre dont il est question ici n'est pas simplement économique. Il est psychologique, social, symbolique. C'est le décalage entre les efforts fournis pendant les études et l'indifférence du monde du travail. Entre l'attente d'un avenir digne et la brutalité d'un présent incertain. Et face à ce déséquilibre, le choix de l'attitude devient un acte stratégique.

Beaucoup adoptent la résignation. D'autres fuient en se réfugiant dans des distractions chroniques, des illusions ou des dépendances. Mais il est possible et nécessaire d'adopter une posture plus lucide, plus active. Une posture de veille, d'initiative et de résistance créative.

Quand les promesses politiques ne se traduisent pas en réalités tangibles, quand les discours des leaders ne nourrissent ni l'estomac ni les projets, il devient vital d'apprendre à ne pas trop compter sur la politique. Non pas par cynisme, mais par lucidité. Les solutions

concrètes viennent rarement d'en haut. Et plus on attend, plus on s'efface.

La débrouillardise devient alors une philosophie. Une forme d'intelligence sociale et économique, née de la précarité mais guidée par la volonté de s'en sortir. Les jeunes, dans chaque quartier, chaque ville, chaque campus, développent une créativité imposée par le manque : un commerce informel ici, un service improvisé là, un réseau de solidarité là-bas. Ce sont des laboratoires d'innovation qui ne disent pas leur nom.

Investir dans soi, dans des compétences concrètes, dans des microprojets, devient une voie d'avenir plus solide que les promesses électorales. Créer quelque chose, même petit, c'est refuser la passivité. C'est dire au monde : « Je suis là, je produis, je résiste par ma propre capacité à inventer. »

Voici quelques attitudes fondamentales à cultiver :

- Refuser l'auto-culpabilisation : Le système est défaillant.

Ne pas trouver d'emploi immédiatement ne signifie pas que tu es incompetent. Le déséquilibre n'est pas une faute individuelle, c'est une défaillance collective.

- Investir dans l'autonomie : Développer des compétences utiles, polyvalentes, monétisables. Ne pas attendre que l'emploi tombe du ciel. Commencer à construire, même petit : artisanat, service local, contenu digital, réseau de proximité, ...
- Penser stratégie, pas panique : La précarité pousse à agir dans l'urgence. Mais il faut penser long terme, construire des alliances, se former dans des domaines non académiques, s'ouvrir à des expériences hors des sentiers battus.

- S’entourer intelligemment : Éviter les relations toxiques ou décourageantes. S’allier avec ceux qui veulent avancer. Partager les expériences, les ressources, les conseils. Créer des groupes de réflexion ou de travail local.
- Ne pas trop compter sur la politique : Les discours officiels sont souvent déconnectés. Il faut s’en inspirer parfois, mais ne pas en dépendre. Le changement vient souvent d’en bas : des actions locales, des projets alternatifs, des modèles différents.
- Créer malgré le vide : Même sans financement, il est possible de lancer des initiatives. Une idée, un texte, un podcast, un tutoriel, un service... La création est un acte de résistance face au silence.
- Apprendre à coder, réparer, cuisiner, écrire, produire.
- S’associer, coopérer, créer des cercles de soutien.

- Utiliser les réseaux sociaux comme vitrine, pas comme distraction.
- Faire avec peu, mais penser en grand.

À l'université, ces compétences ne sont pas toujours enseignées. On y parle rarement d'économie informelle, de solidarités discrètes, de montages alternatifs. Pourtant, c'est là que se joue une partie de l'avenir : dans la capacité à transformer des contraintes en ressources.

Ce chapitre est un appel. Non pas à fuir la politique, mais à ne pas en dépendre entièrement. À comprendre que la citoyenneté active passe aussi par la création, l'autonomie, la coopération locale, ... C'est dans les marchés, les ateliers, les cafés-laboratoires, les pages Instagram artisanales que se bâtissent parfois les plus belles résistances. La débrouillardise, dans cette vie après la fac, n'est pas un défaut mais une force. Une capacité à s'adapter, à inventer, à continuer de croire quand tout pousse à l'abandon.

CONCLUSION

On m’a dit que ce genre de texte est “trop brutal.” On m’a conseillé d’être “plus nuancé.” Mais la nuance, quand elle anesthésie la vérité, devient une forme de trahison.

Ce livre est une mise à nu. Une provocation. Une confrontation.

Il ne suffit pas de dénoncer. Il faut également interpellier. Car derrière chaque constat se cache un appel. Une invitation à briser le cercle vicieux de la résignation. À construire de nouvelles voies, même s’il faut les tracer à mains nues dans le béton.

Rien ne changera si la parole reste captive. Rien ne bougera si la vérité est maquillée.

Alors que ces pages ne soient pas une fin. Qu’elles soient le début d’un soulèvement de consciences.

J'espère n'avoir pas crié dans le désert et qu'il existe au moins une minorité qui a été interpellée par ces mots sortis de ma plume. Comme quoi, une minorité réveillée peut influencer la majorité à se lever à son tour. C'est ce que je souhaite en écrivant ce bouquin.

Bon courage et excellent parcours à tous !

NATHAN BANZE

LA VIE APRÈS LA FAC

Maître Nathan Banze Mukuta est avocat au barreau près la Cour d'Appel de Kinshasa Matete, avocat de la République, arbitre, jeune écrivain, analyste politique et activiste congolais né à Lubumbashi dans le Grand Katanga. Il fait ses études supérieures de Droit à l'Université Protestante au Congo, études qui lui permettront de décrocher les différents titres précités.

Dans "La vie après la fac." Il expose les réalités qu'il rencontre et expérimente, non seulement dans sa vie mais dans celles des autres après leur cursus académique. Au-delà de tous les rêves et espoirs que l'on vend aux jeunes générations, la réalité est toute autre, et il le démontre dans ce livre avec un esprit révolté et une rage considérable lui poussant à apporter sa pierre à l'édifice du changement.

